

LE SOIR

LISEURS DE PENSÉES

Je vais peut-être jeter un froid chez les amateurs du merveilleux, car j'ai une révélation solennelle à vous faire j'oserai même dire un devoir civique à remplir, maintenant surtout que mon indiscretion ne peut plus nuire à quelqu'un qui n'est plus.

Voici la chose dans toute sa simplicité historique :

Un matin, je reçus la visite du pauvre Donato, mort la semaine dernière. Le célèbre magnétiseur venait me demander à figurer dans une revue de fin d'année, que nous faisons répéter. Toché et moi, aux Variétés, je crois, à moins que ce ne soit ailleurs.

Je n'étais pas fâché, je l'avoue, de faire la connaissance et de voir de près cet homme bizarre, dont les expériences m'avaient souvent étonné, et quand on me remit sa carte, je me hâtai de lui ouvrir les portes toutes grandes.

Très brun, les sourcils extrêmement fournis, il possédait en effet un regard noir assez étrange, qui devait troubler les jeunes personnes timides.

Nous causâmes comme une paire d'amis. Je ne voyais pas trop, il faut le dire, le moyen d'intercaler ses séances dans notre machine — ce genre d'exercices étant, à cette époque, un peu démodé. On sait que le surnaturel professionnel a des hauts et des bas, il y a des jours où le public y croit et aime cela, et des jours où il n'y croit pas. Nous étions dans un de ces moments-là.

Curieux comme une petite chatte, je profitai de l'occasion pour interroger **Donato** sur la vérité de sa puissance magnétique et la sincérité de ses expériences, et voici où se place la révélation que ma conscience m'oblige à faire, en priant les foules de remarquer, du reste, que j'ai gardé fidèlement le secret promis jusqu'à ce jour — c'est à peine si je l'ai dévoilé à tous mes amis.

— En somme, demandai-je à l'illustre professeur, qu'est-ce qu'il y a de vrai dans vos exercices ?

— Rien, me répondit-il tranquillement, c'est du « truc ».

— Seulement, ajouta-t-il, on doit reconnaître que c'est du joli truc ! C'est presque moi qui ai inventé la chose. J'ai trouvé beaucoup d'imitateurs, surtout parmi les étrangers, mais pas un n'est arrivé à faire ce que je fais !

— Alors les sujets que vous avez l'air de prendre dans la salle ?...

— Des compères, de simples compères. Cependant, avec ma réputation et mon œil, qui a l'air d'avoir du fluide, je réussis quelquefois à endormir de jeunes personnes, mais c'est rare ! Sans compter que je n'aime pas beaucoup jouer à ce jeu-là, les jeunes personnes, en question finissant toujours par avoir une attaque de nerfs !

— Vous avez l'air très noir, en effet, et assez troublant !

— N'est-ce pas ?

Et il me lança un jet de regard qui, positivement, me fit frissonner !

— Vous êtes nerveux, me dit-il, en riant.

— Comme une hirondelle !

— Ah bien ! je ne veux pas vous magnétiser plus longtemps ; je ne saurais pas, du reste, comment vous réveiller ! Alors, il n'y a pas de place pour moi dans votre revue ?

— Hélas ! j'en ai peur.

— A une autre fois, en ce cas !

Et nous nous séparâmes fraternellement, je devrais dire confraternellement — les vaudevillistes ne sont-ils pas aussi des endormeurs ? Mais il y a des exceptions, je m'empresse de le dire.

Maintenant, en quoi consistait le truc de feu **Donato** ? Je l'ignore. C'était effectivement, comme il le disait, un joli truc, car nombre de personnes ont cru à sa puissance magnétique et y croient même encore.

Tous ces professionnels qui travaillent en public sont, du reste, étonnants sous le rapport de l'habileté, et leur adresse, elle au moins, touche au merveilleux !

Je ne voudrais pas dévoiler tous les trucs qu'on m'a racontés — toujours probablement en qualité de confrère ; — il y en a un, néanmoins, que je puis dire, car il est à présent, je le crois bien, le secret de Polichinelle. C'est celui employé par les fameux liseurs de pensées dont Paris a été inondé il y a quelques années.

Je puis d'autant mieux révéler ce truc que j'ai aidé, un jour, un de ces liseurs à travailler en public de son état.

Le moyen est simple comme feu M. Casimir Bonjour, ainsi qu'on disait du temps de M. Guizot. On sait qu'après s'être fait bander les yeux, l'opérateur prie un spectateur d'aller cacher dans un coin quelconque de la salle, au besoin dans la poche d'un autre spectateur, tel ou tel objet, puis, prenant la main dudit spectateur, il l'invite à penser fortement à sa cachette, prétendant lire dans sa pensée, et, au bout de quelques hésitations simulées, va directement à l'objet et lo retrouve.

Le truc consiste en ceci : d'abord le liseur n'a pas les yeux aussi bien bandés qu'on croit et peut voir à travers le bandeau, truqué lui aussi ;

ensuite un compère lui indique au moyen de signes convenus la place de la cachette, ce n'est pas autrement malin ! Seulement, comme pour l'œuf de ce mathurin de Christophe Colomb, il fallait le découvrir.

Or, je me trouvais un été dans une station balnéaire et un liseur de pensées vint un jour donner des représentations au casino de la ville.

En ce liseur, que je rencontrai le matin sur la plage, je reconnus un ancien acteur du boulevard, lequel, après des insuccès dramatiques répétés, s'était adonné à cette autre branche de l'art.

— Vous tombez bien, me dit-il en me serrant cordialement la main — les liseurs de pensées ne sont généralement pas fiers, — vous allez me rendre un grand service : le compère habituel qui m'aide à faire mes exercices m'a abandonné subitement, voulez-vous m'en servir ce soir ?

Et il m'indiqua en quoi consistait ce complot.

Cela ne me souriait qu'à moitié, mais je n'ai jamais rien su refuser à un ancien acteur !

Le liseur du reste insistait d'autant plus qu'étant déjà depuis quelque temps dans la ville, personne ne pourrait soupçonner ma complicité indélégable avec lui.

Je consentis donc et, le soir, j'étais philosophiquement à mon poste ; le liseur m'avait placé dans une petite loge d'où il pouvait me voir de toutes les parties de la salle.

— Ce que vous avez à faire est bien simple, m'avait-il dit ; vous connaissez naturellement comme spectateur l'endroit où l'on cache l'objet, vous vous tenez les mains sur le rebord de la loge et quand je vous regarde, avec le pouce vous m'indiquez le pôle ; seulement, par prudence, pour que le public ne s'aperçoive pas de vos signes si par hasard il jette les yeux sur vous, vous faites les mouvements contraires, c'est-à-dire que quand je dois aller à gauche, vous levez le pouce à droite, et quand je dois aller à droite, vous le levez à gauche. Un enfant comprendrait la manœuvre.

Un enfant, oui, mais je n'étais plus un enfant, et maladroit et distrait comme j'ai l'avantage de l'être, je ne me rappelai plus soudain si c'était à l'envers ou à l'endroit que je devais faire les signes en question, et dans le doute et pour plus de sûreté, j'optai naïvement pour l'endroit.

Le liseur avait beau se décarcasser, entraînant à sa suite l'infortuné spectateur dont il tenait toujours la main, et en lui criant tant qu'il pouvait :

— Mais pensez donc à la cachette ! Vous n'y pensez pas assez, je le vois bien.

Avec mes fausses indications, il tournait obstinément le dos à ladite cachette, et le public commençait à s'impatienter et à trépigner.

Au bout de je ne sais combien de quarts d'heure, le liseur harassé et suant sang et eau finit par renoncer à l'expérience en disant qu'il n'était pas suffisamment lucide ce soir-là, le temps étant trop à l'orage ?

Je crois qu'il fallut rendre l'argent aux spectateurs.

Il va sans dire qu'une fois entre nous l'ancien acteur me couvrit littéralement d'injures :

— Vous n'êtes vraiment pas malin, me dit-il. C'était aussi mon avis.

— Il fallait mieux m'expliquer, répliquai-je timidement.

— Oh ! on vous aurait mieux expliqué que vous n'auriez pas compris davantage ! Vous n'avez pas l'air d'avoir l'entendement bien facile !

Je courbai la tête sous cette vérité méritée, et, je suis forcé de le reconnaître, c'était peut-être la première fois que le liseur de pensées lisait aussi aisément dans le cerveau d'un autre.

ERNEST BLUM.